

## Mario Benedetti, "Au fond du temps"

Du poète italien Mario Benedetti (Udine, 1955), actuellement hospitalisé à Milan par suite d'un grave accident cardiaque, voici que vient de paraître enfin un important volume d'œuvres presque complètes, chez l'éditeur Garzanti (présentations de S. Dal Bianco, A. Riccardi, G.M. Villalta), *Tutte le poesie* (336 p., y compris le dernier recueil encore inédit, *Questo inizio di noi*). C'est la reconnaissance d'une poésie parmi les plus puissantes et originales de ce début de XXI<sup>ème</sup> siècle en Italie. Mario est aussi un critique exigeant, ce qui lui a valu quelques inimitiés dans son pays. Nous avons eu l'occasion déjà de parler de cette œuvre et d'en procurer quelques extraits en français ; un volume complet est en préparation, traduit par Joëlle Gardes et Jean-Charles Vegliante. Ci-après, une petite partie de sa section *Humaine gloire*, la préférée de Joëlle Gardes qui en avait traduit par exemple tout le chapitre en prose poétique, "Souvenirs". Joëlle est morte brutalement en ce début de septembre. À notre brillante, attentive, dynamique chère amie est dédié du « fond du temps », malgré la tristesse, ce petit hommage.

JcV

<p><b><i>Umana gloria</i></b> (2004)</p> <p><i>In fondo al tempo</i></p> <p>Stamattina il cielo batte la mano del temporale, l'uomo delle cambiali è venuto a farci stare qui solo per chi può venire sulla porta a fare un grande rumore.  _guardare Le nuvole mangiano l'infinito, mandano al gabinetto tutto lo sguardo. Annina, è nel rivo di fango il bastone diritto che ricorda la tua casa. Ha una volta il tetto di lamiera con i muri grossi, e una volta solo i fiori con Silvio che Nella strada le ombre vanno sotto l'asfalto, si cercano i bambini nei tubi di cemento della fognatura  _parla. Dietro gli scuri grida la lingua dei genitori. Dietro gli scuri la carne delle bambine ha avuto un cortile pieno di  _nuova. le teneva la terra, non so come dire, la sabbia e l'erba.  _rondini, Il terremoto improvviso come il morto che viene alla spalla per farci sentire improvvisa la luna, la luna, la luna.</p> <p><i>Slavia italiana</i></p> <p>Madri così presenti dopo essere tante volte morte: grida sulla porta, zoccoli da soli, anni. Nonni che lavorano terra di altri e parlano dialetto sloveno - campi della loro vita, erba e filari della loro vita -.</p>	<p><b><i>Humaine gloire</i></b></p> <p><i>Au fond du temps</i></p> <p>Ce matin le ciel tope dans la main de l'orage l'homme des traites est venu nous faire rester ici rien que pour qui peut venir à la porte faire du vacarme.  _voir Les nuages mangent l'infini, ils lancent vers le cabinet tout le regard. Annina, dans la coulée de boue se dresse le bâton qui rappelle ta maison. Elle a une fois un toit de tôle avec de gros murs, et une autre fois rien que les fleurs avec Dans la rue les ombres vont sous l'asphalte, on cherche les petits garçons dans les tubes de ciment du nouvel  _Silvio qui parle. Derrière les volets crie la langue des parents. Derrière les volets la chair des petites filles a eu une cour pleine d'hirondelles,  _égout. la terre les retenait, comment dire, le sable et l'herbe. Le tremblement de terre à l'improviste comme le mort qui vient à côté de nous pour nous faire à l'improviste la lune, la lune, la lune.  _remarquer J.G</p> <p><i>Slavie italienne</i></p> <p>Mères aussi présentes après être si souvent mortes : cris sur la porte, sabots tout seuls, années. Grands-parents qui travaillent la terre des autres et parlent le  _dialecte slovène</p>
---	--

Si era soltanto piccoli e c'erano le felci da raccogliere  
per il maestro Dialmo una mattina di agosto.  
Le felci come un viso che si impara dietro il muro del  
una mattina tutti insieme con il maestro Dialmo. |\_paese

Sono venuti giù i sassi,  
il letto ha detto la zia aveva una pietra grossa nel mezzo.  
Siamo scappati dagli occhi, il vento nella testa.

Ho pensato ogni giorno a questo solo stare senza sguardo  
- cose dette dalle giacche, dalle scarpe, dai calzoni -  
contro la terra e i sassi, senza poter finire.

\* \* \*

Nelle finestre i giorni  
Si animano pochi visi,  
venuti senza chiedere mai perché ne ho bisogno.  
Dove comincio anch'io. Dove finisco  
è una lunga luna, il grande nero delle montagne.

Mi sembrava una notte con la neve oggi  
la piccola spesa, i pochi soldi, la tua piccola felicità.  
E anch'io ho visto le montagne, mamma, non sempre,  
ma ho visto le tue montagne.

I sassi rotolano giù, basta non gridare.

### *Venerdì Santo*

Il cielo sta su nel pensiero di piangere.  
Sulla strada  
gli uomini sono andati metà muro, metà fiume.

Sto qui molto lontano dai templi,  
dalle processioni tra i lumini,  
molto lontano dai romanzi  
dove c'era la luce dei visi.

Sto con gli ultimi anni di un uomo a cui voglio bene,  
vorrei perdonargli di morire, cosa fare.  
A sapere bene forse potrei dire:  
anche per noi una visione intera  
con uno specchio sopra, con un cielo.  
Mi tengo al suo sguardo perduto  
così particolare, così solo,  
senza romanzi, con il campo che non è un mondo.

Non so andare avanti.

Ogni tanto

– champs de leur vie, herbe et sillons de leur vie.

On était simplement petits et il fallait aller cueillir les fougères  
pour le maître Dialmo un matin du mois d'août.  
Les fougères comme une face qu'on apprend derrière le mur du  
un matin tous ensemble avec le maître Dialmo. |\_village

Les rochers sont tombés,  
le lit a dit la tante avait une grosse pierre en son milieu.  
Nous avons échappé aux yeux, le vent dans la tête.

J'ai pensé chaque jour à ce simple fait de rester sans regard  
– choses dites par les vestes, les chaussures, les pantalons –  
contre la terre et les rochers, sans pouvoir finir.

J.G

\* \* \*

Dans les fenêtres les jours.  
Il s'y anime peu de visages  
venus sans jamais demander pourquoi j'en ai besoin.  
Où je commence moi aussi. Où je finis  
il y a une longue lune, le grand noir des montagnes.

Aujourd'hui était comme une nuit de neige  
les petites courses, le peu d'argent, ton petit bonheur.  
Et moi aussi j'ai vu les montagnes, maman, pas toujours,  
mais j'ai vu tes montagnes.

Les rochers dévalent, il suffit de ne pas crier.

J.G

### *Vendredi Saint*

Le ciel se tient haut dans la pensée des pleurs.  
Sur la route  
les hommes sont allés moitié mur, moitié fleuve.

Je suis ici très loin des temples,  
des processions avec lumignons,  
très loin des romans  
où était la lumière des visages.

Je suis auprès des dernières années d'un homme que j'aime,  
je voudrais lui pardonner de mourir, que faire.  
Plus savant peut-être pourrais-je dire :  
pour nous aussi une vision entière  
avec un miroir au-dessus, avec un ciel.  
Je m'accroche à son regard perdu  
si particulier, si seul,  
sans romans, avec le champ qui n'est pas un monde.

Je ne sais pas avancer davantage.

De temps en temps

i contadini di *Anna Karenina* falciano *Masckin Verch*.  
Ogni tanto sogno bambini bellissimi  
nell'acqua effervescente di una strada.  
E io li vedo di schiena,  
qualcuno ci vede,  
io sono di schiena nei colori.

*Ricordi*

1

Quei giorni avevo la febbre e tu venivi a trovarmi. Mi portavi il vento, l'erba, i rami che rompevamo passando di corsa. Tutto sul tuo viso, sulle tue mani, sui tuoi calzini, senza che tu facessi niente. La voce un po' rauca, un po' bella con i suoni un po' duri, come il vento di quegli anni, dei posti dove sono nato, dove ogni anno venivi. E parlavi, in quel sorriso di fretta, e io sognavo che eri lì, che eri la stanza, la mattina, la vallata, gli alberi. Ho sconfitto il torrente, dicevi, ho fatto una cosa da guardare. Quando partivi era la neve, quando ritornavi era l'erba. Era sempre la strada bianca con la fiaba della strada bianca, e le figure dei funghi grandi come le chioccioline, grandi come gli gnomi che disegnavo per viverci insieme. Ho sognato, ho sempre sognato, d'inverno ti tenevo nei bastoncini di vischio. Via del Prato era tortuosa, era piena di polvere. Mi dicevi: stai lontano dalla strada grande. Allora prendevo l'albero e lo spostavo. Nel sottoscala mi tenevi la mano con la mano che non vedevo, e io volevo parlare ma tu dicevi: no, e io non vedevo le mani che si stringevano. Che cos'era che non dicevi e dovevo guardarti e andare via senza capire. Che cos'era che dovevo imparare dalle corse finite ogni giorno, dalle estati finite ogni anno. Siamo ancora lì. Giravi gli occhi. Incominciava la casa. Prima non esisteva nulla.

les paysans d'*Anna Karénine* fauchent le *Masckin Verk*.  
De temps en temps je rêve d'enfants magnifiques  
dans l'eau effervescente d'une route.  
Et je les vois de dos,  
quelqu'un nous voit,  
je suis de dos dans les couleurs.

JcV

*Souvenirs*

1

Ces jours-là j'avais la fièvre et tu venais me voir. Tu m'apportais le vent, l'herbe, les branches que nous cassions en courant. Tout sur ton visage, sur tes mains, sur tes chaussettes, sans que tu fasses rien. La voix un peu rauque, un peu belle avec ses sonorités un peu dures, comme le vent de ces années-là, des lieux où je suis né, où tu venais chaque année. Et tu parlais, avec ce sourire furtif, et je rêvais que tu étais là, que tu étais la pièce, le matin, la vallée, les arbres. J'ai vaincu le torrent, disais-tu, j'ai fait quelque chose à voir. Quand tu parlais c'était la neige, quand tu revenais c'était l'herbe. C'était toujours la route blanche et le conte de la route blanche, et les formes des champignons grands comme les escargots, grands comme les gnomes que je dessinais pour vivre avec eux. J'ai rêvé, j'ai toujours rêvé, en hiver je te retenais dans les rameaux de gui. La Via del Prato était tortueuse, elle était pleine de poussière. Tu me disais : reste loin de la grand'route. Alors je prenais l'arbre et je le déplaçais. Sous l'escalier tu me tenais la main de la main que je ne voyais pas, et je voulais parler mais tu disais : non, et je ne voyais pas les mains qui se serraient. C'était quoi ce que tu ne disais pas et je devais te regarder et partir sans comprendre. C'était quoi ce que je devais apprendre des courses finies chaque jour, des étés finis chaque année. Nous sommes encore là. Tu tournais les yeux. La maison commençait. Avant il n'y avait rien.

J.G

[juillet 2017]